NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

87 N° 5 1965

La guérison de la belle-mère de Pierre et le genre littéraire des évangiles

Paul LAMARCHE (s.j.)

p. 515 - 526

https://www.nrt.be/it/articoli/la-guerison-de-la-belle-mere-de-pierre-et-le-genre-litteraire-des-evangiles-1529

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La guérison de la belle-mère de Pierre et le genre littéraire des évangiles

A ce récit d'apparence insignifiante les commentaires accordent rarement plus de deux ou trois lignes. Cependant cette péricope est beaucoup plus riche qu'il n'y paraît : ici, comme dans la plupart des récits de miracle, on peut retrouver l'essentiel de la prédication évangélique, c'est-à-dire l'annonce du salut par le Christ. Pour retrouver ainsi l'arrière-fond théologique de ce récit il faut se mettre à l'école des premiers chrétiens et comprendre leur mode de pensée concernant les guérisons miraculeuses ; ensuite nous pourrons déterminer avec précision les caractéristiques littéraires et religieuses propres à chaque évangile.

Volontiers aujourd'hui on admet qu'au-delà de leur aspect historique les miracles rapportés par Jean présentent un caractère symbolique. Volontiers on insiste sur l'aspect théologique et spirituel de ces « signes »[1] : la guérison de l'aveugle-né préfigure l'illumination de la foi, la multiplication des pains annonce l'Eucharistie. Faut-il sur ce point opposer Jean et les synoptiques[2] ? En réalité le genre littéraire des quatre évangiles nous invite à chercher partout les idées théologiques qui ont présidé au choix et à la mise en valeur des souvenirs apostoliques. Aussi bien est-ce à la lumière de la résurrection du Christ et dans une atmosphère de participation à cette résurrection que les traditions évangéliques ont revêtu leur forme actuelle, et il serait étonnant que cette « formation » n'ait laissé aucune trace dans nos récits synoptiques. Pourquoi hésite-t-on alors à reconnaître aux synoptiques une perspective symbolique comparable à celle de Jean ? *La difficulté vient peut-être de l'ambiguïté du mot « symbole » dont* la signification n'est pas toujours précise. Dans son sens le plus faible c'est d'une manière extrinsèque qu'un lien est établi entre la chose signifiante et la réalité signifiée. Ce symbole est alors bien proche de l'allégorie. Dans son sens le plus fort il existe au contraire un lien intrinsèque entre la chose signifiante et la réalité signifiée ; celle-là prépare, amorce celle-ci ; malgré la transposition qu'il faut

1. Voir par exemple L. Cerfaux, *Les miracles, signes messianiques de Jésus et œuvres de Dieu, selon l'Evangile de S. Jean*, in *L'Attente du Messie*, 1954 (ou bien cfr *Recueil L. Cerfaux*, II). D. Mollat, *Le sêmeion johannique*, dans *Sacra Pagina*, II (1959), 209-218. J. P. Charlier, *La notion de signe dans le IV^me Evangile*, dans *RScPhilT*, 43 (1959), 434-448.

2. Sur cette question voir l'étude de A. Richardson, *The Miracle-Stories of the Gospel*, 1941 (et nombreuses rééditions). Voir aussi H. Riesenfeld, *Jésus transfiguré*, 1947, pp. 326-330. H. Clavier, *La multiplication des pains*, dans *Studia Evangelica* = TU 73 (1959) 441-457.

nécessairement effectuer, ce symbole fait déjà partie de la réalité signifiée, c'est pourquoi nous l'appellerons symbole participant. En fait ces deux sortes de symbole, loin de s'exclure, sont toutes les deux présentes dans les miracles évangéliques, mais dans des proportions différentes selon les auteurs.

Ainsi on rencontre dans les « signes » johanniques un élément de symbolisme qui, sans être comparable à celui de Philon, tourne parfois cependant à l'allégorie. C'est de manière allégorique, par exemple, que l'eau changée en vin symbolise la transformation de l'Alliance. Mais le plus souvent les symboles johanniques sont directs et naturels : à travers leur signification et en vertu des prolongements que l'esprit accorde à tout ce qui présente un « sens », ils provoquent des résonances qui leur sont propres : la résurrection éphémère de Lazare symbolise directement sa résurrection glorieuse ; la purification du Temple annonce exactement ce que ce geste signifie et réalise déjà un peu. Les « signes » johanniques se présentent donc ordinairement comme des gestes expressifs, qui utilisent le dynamisme propre à leur sens naturel pour suggérer à l'esprit la réalisation de ce vers quoi ils sont tendus. Comme le dit très bien L. Cerfaux [3] : « Ce n'est point par un simple mouvement de l'intelligence qu'on remonte du miracle-signe à la Puissance spirituelle de Jésus ; le miracle est cette puissance elle-même en acte ; voir le miracle, c'est atteindre et contempler la Puissance spirituelle. »

Or cette dernière conception du miracle, loin d'être propre à Jean, appartient directement aux synoptiques, et tout spécialement à Marc, comme nous allons le voir en étudiant de plus près l'orientation propre à chacun des synoptiques. Voici d'abord, traduit de manière très littérale, le texte du passage que nous étudions :

Mt 8,14s.	Mc 1,29ss	Lc 4,38s.
	Et aussitôt,	S'étant levé
Jésus,	étant sortis de la synagogue,	pour quitter la synagogue,
étant allé dans la maison	ils allèrent dans la maison	il entra dans la maison
de Pierre,	de Simon et d'André	de Simon.
	avec Jacques et Jean.	
vit sa belle-mère	Or la belle-mère de Simon	Or la belle-mère de Simon
gisante et ayant la fièvre,	était étendue, ayant la fièvre,	était oppressée par une forte
	et aussitôt ils lui parlent	fièvre, et ils l'implorèrent
	d'elle,	en sa faveur.
	et s'étant approché,	Et s'étant penché sur elle,
	il la releva	
et il lui toucha la main	l'ayant prise par la main	il commanda à la fièvre,
et la fièvre la quitta,	et la fièvre la quitta,	et elle la quitta.
et elle se releva,		A l'instant s'étant levée
et elle le servait.	et elle les servait.	elle les servait.

3. L. Cerfaux, p. 136 de l'article cité dans la note 1.

Récit de Marc.

Quand on présente ce passage de Marc on se contente bien souvent de signaler la multiplicité des personnages, la vivacité du récit... Cela est vrai bien sûr, mais ne sommes-nous pas en droit de soupçonner quelque chose de plus dans ce récit qui fut prêché pendant trente ans et que saint Marc a retenu pour son écrit évangélique ? D'après sa manière habituelle de faire, Marc, mettant en œuvre le symbolisme « participant » dont nous avons parlé plus haut, ne limite pas à leur signification immédiate les événements qu'il rapporte, mais dans le « sens » de ces réalités il trouve de quoi orienter l'esprit vers un domaine supérieur. Ainsi pour Marc tous les miracles du Christ se résument dans sa lutte contre Satan : alors que par rapport aux autres synoptiques il passe sous silence plusieurs guérisons corporelles, jamais en effet il n'omet d'exorcisme. Bien plus, comme en témoignent Mc 1, 39 ; 3, 15 ; 6, 7 comparé à 6, 13, il semble considérer aussi bien les guérisons corporelles que les exorcismes comme des victoires contre Satan. Et ces passages sont d'autant plus révélateurs de la mentalité de Marc que les deux autres synoptiques à chaque fois présentent en parallèle des textes différents.

Ainsi en guérissant les maladies corporelles, conséquences du péché et marques de l'emprise de Satan, le Messie lutte contre Satan. Sans doute ces luttes ne sont-elles que des escarmouches par rapport au grand combat qui va décider du sort des hommes ; mais en manifestant réellement la Puissance de Dieu dans le Christ elles annoncent, préparent et inaugurent déjà sa victoire définitive sur le péché et la mort, c'est-à-dire sur l'empire de Satan. Dans cette perspective on comprend que Marc se soit plu à souligner le lien qui existe entre les démons et la mort : si à trois reprises (Mc 5, 2. 3. 5) en décrivant le possédé de Gérasa il mentionne les tombeaux, il ne faudrait pas voir dans ces répétitions une simple maladresse de style ; il faut plutôt reconnaître dans ce procédé une manière spontanée et visuelle d'attirer l'attention sur une chose importante. Ici, en effet, il veut certainement décrire le possédé comme un homme esclave de la mort. De même à propos du démoniaque épileptique (Mc 9, 14-29), plus que les deux autres synoptiques Marc insiste sur l'aspect démoniaque du malade et sur la mort apparente qui précéda la guérison. Ainsi pour Marc la mort et la maladie manifestent l'empire du démon, et toute guérison opérée par le Christ est une victoire messianique contre les forces adverses, victoire qui révèle déjà en Jésus la Puissance divine qui intervient pour sauver.

Cependant il s'agit seulement d'une anticipation, d'une préparation, d'un début. Pour le moment il s'agit d'une guérison éphémère, plus tard il s'agira d'une guérison surnaturelle, et plus tard enfin nous

serons conformés, corps et âmes, à l'image glorieuse du Christ, mais c'est toujours la même puissance divine qui est à l'œuvre. Comme en témoigne le nom de « puissance » donné à ces miracles, ce n'est pas d'abord le résultat de l'action qui intéresse l'évangéliste, mais la puissance qui agit, puissance surhumaine, puissance divine capable de tout transformer et de tout sauver [4]. Durant la vie terrestre de Jésus, malgré l'abaissement de la kénose, cette Puissance ne peut pas ne pas se manifester ; avant l'heure elle intervient comme signe précurseur, annonçant, préparant, inaugurant la venue du Royaume en puissance. Parce que ces actions merveilleuses opérées par Jésus durant sa vie terrestre ne sont qu'un début et une annonce, elles sont nécessairement revêtues d'une signification dynamique et symbolique. Marc, en effet, qui est très attentif au développement des choses comme en témoignent par exemple Mc 4, 8 et 4, 26-28, sait très bien que la Bonne Nouvelle du salut comporte un début (cfr Mc 1, 1) préparant et appelant une victoire décisive ; ainsi pour lui les miracles sont des réalités qui ont un sens, c'est-à-dire qui sont orientées vers une fin, et il suffit à l'esprit de se laisser emporter par le dynamisme propre à ces manifestations de puissance pour contempler le salut plénier. Qu'il soit nécessaire de dépasser l'événement brut pour en comprendre le sens, l'évangéliste nous l'enseigne qui note après la première multiplication des pains et la marche sur les eaux : « ils n'avaient rien compris à l'affaire des pains : leur esprit était bouché ! » (Mc 6, 52 et cfr 8, 17-21). Par ailleurs il est facile pour l'esprit de passer des maladies corporelles aux maladies de l'âme, comme en témoigne l'affirmation du Christ rapportée par Marc 2, 17 : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ». D'un symbolisme participant on passe à un symbolisme plus ou moins allégorique dont on pourrait trouver d'autres exemples : le figuier desséché (Mc 11, 12-14 ; 19-21) ; la multiplication des pains rapportée par Marc avec certains traits eucharistiques [5] ; la syro-phénicienne prémices des Nations (Mc 7, 24-30) ; la guérison du paralytique et la rémission des péchés [6] (Mc 2, 3-12) ; l'appel des apôtres pêcheurs à devenir pêcheurs d'hommes (Mc 1, 16-17).

Ainsi donc on trouve chez Marc toutes les formes du symbolisme, mais il affectionne surtout ce que nous avons appelé le symbolisme participant, et plus spécialement il fait appel au dynamisme propre à tout événement qui a un sens et une fin.

---

4. Cfr L. A. Rood, *Le Christ Puissance de Dieu*, in *Recherches Bibliques* V, *Litt. et Théol. pauliniennes*, 1961.
5. Voir l'article de H. Clavier cité dans la note 2.
6. Voir H. Riesenfeld, *Jésus transfiguré*, 1947, pp. 326-330.

Cet aperçu sur la pensée de Marc nous aidera à saisir les grandes idées qui animent le texte ici étudié. Relisons Mc 1, 29-31. A l'endroit le plus important du récit une tournure étrange et expressive apparaît qui met en relief le geste principal du Christ relevant la malade. En effet, bouleversant la suite chronologique des mouvements selon laquelle Jésus a dû d'abord s'approcher, puis toucher la main et finalement relever la belle-mère de Pierre, Marc pressé d'arriver au but et désireux de mettre en valeur le geste le plus important, c'est l'acte de relever qu'au milieu de la phrase il érige en verbe principal : « s'étant approché il la releva l'ayant prise par la main ». Sans nul doute c'est sur ce verbe principal encadré par deux participes que porte la pointe du récit. Or le verbe ici employé pour « relever » la malade (*êgeiren*) est identique au verbe qui désigne la résurrection des morts ; sens qui évidemment est bien connu de Marc comme en témoignent plusieurs passages relatifs à la résurrection des hommes et à celle du Christ : « Quant au fait que les morts se relèvent (*egeirontai*)... » (Mc 12, 26) ; « Jésus le Nazarénien que vous cherchez, le Crucifié, il est relevé (*êgerthê*)... » (et cfr Mc 6, 14. 16 ; 14, 28). A côté de ces emplois passifs, le verbe à l'actif se rencontre assez souvent dans le Nouveau Testament et spécialement dans la prédication primitive telle qu'elle est rapportée par Luc : Ac 3, 15 : « Dieu l'a relevé (*êgeiren*) des morts... » ; 4, 10 ; 5, 30 ; 10, 40, etc.

Soit, dira-t-on, il s'agit d'un même verbe, mais ce mot ayant des sens différents (relever et ressusciter), le lien entre ces différents sens était-il perçu et senti par Marc ?

La constatation de plusieurs faits peut nous aider à cerner la véritable pensée de Marc.

1) Plusieurs auteurs du N.T. ont perçu le lien entre les différents sens de ce verbe, de telle sorte qu'on peut regarder comme courante et habituelle à l'époque apostolique une utilisation amphibologique ou symbolique de ce mot. En effet, cette large compréhension du verbe *egeirô* se vérifie non seulement chez Jean, qui à travers le fait de relever le Temple voit la résurrection du Christ (Jn 2, 19-22), mais encore une hymne liturgique citée dans l'épître aux Ephésiens décrit la résurrection baptismale comme un réveil et un lever : « éveille-toi (*egeire*) toi qui dors, lève-toi (*anasta*) d'entre les morts » (Ep 5, 14). Enfin dans les Actes Luc, en rapportant la prédication de Paul, se plaît à mettre en parallèle David suscité par Dieu (Ac 13, 22) et Jésus ressuscité (Ac 13, 30. 37) en passant par le moyen terme volontairement amphibologique de Jésus suscité par Dieu (Ac 13, 23). On peut légitimement penser que ce point de vue si répandu parmi les auteurs du N.T. n'était pas inconnu de Marc.

2) Bien plus dans le second évangile on trouve au moins deux passages qui semblent révéler un lien nettement établi entre le geste de se relever et la résurrection : en Mc 5, 41 s. c'est à une fillette morte que le Christ dit « Lève-toi » (*egeire*), aussitôt la fillette se leva (*anestê*). Et en 9, 26 s. c'est un épileptique « devenu comme mort, si bien que la plupart des gens disaient : il a trépassé », que Jésus releva (*êgeiren*). Dans ces deux passages il est difficile de ne pas interpréter comme une résurrection le geste de se relever.

3) A cause de toutes ces données faut-il penser qu'à propos de la belle-mère de Pierre Marc ait voulu par évocation et transposition décrire une résurrection baptismale ? Affirmer cela serait à notre avis forcer les textes et déformer la pensée de Marc. Ce n'est sans doute pas par hasard que nous ne trouvons chez lui à propos de ce verbe *egeirô* aucun jeu de mots ou aucune transposition proprement dite ; ce que nous avons rencontré en Mc 5, 41 s. et 9, 26 s. constitue plutôt un passage dynamique d'un sens à l'autre, et cela correspond tout à fait à sa manière habituelle de penser. C'est pourquoi il faut garder à la scène ici décrite par Marc toute sa valeur concrète, historique, particulière et déterminée, mais en même temps il faut accepter de se laisser emporter par le mouvement de la pensée qui, à travers une guérison, spécialement exprimée par le verbe *egeirô*, se trouve nécessairement entraînée vers la contemplation de la résurrection et du salut plénier. Nous arrêter dans le mouvement de la pensée, restreindre ce récit aux dimensions d'un épisode limité serait trahir Marc.

Il faut en dire autant de la notation qui termine le récit : « elle les servait [7] ». Bien sûr il s'agit là des humbles travaux que les lois de l'hospitalité pouvaient imposer à la belle-mère de Pierre, mais s'arrêter là serait encore une fois méconnaître le dynamisme de la pensée marcienne. Le service ici décrit est un début, un commencement ; il inaugure le service de tous les hommes guéris par le Christ, service durable, comme l'indique l'imparfait, et s'adressant au Seigneur ainsi qu'à la communauté ecclésiale.

Il est plus difficile de déterminer la portée exacte de la première notation du récit : « étant sortis de la synagogue, ils allèrent dans la maison de Simon... » Ici non plus il ne faut pas chercher à tout transposer d'une manière allégorique, mais le mouvement rapporté présente un « sens », c'est-à-dire une orientation de la pensée qui nous oblige à étendre et à généraliser cette simple notation topographique. Même en admettant que Marc n'ait pas eu pleinement conscience de

7. Sur l'emploi et le sens de ce verbe dans les évangiles voir l'article de P. H. Boulton dans *Studia Evangelica* = TU 73 (1959) 415-422.

la portée symbolique de cette démarche du Christ quittant la synagogue pour faire de la maison de Simon-Pierre une Eglise de salut, il reste que l'image possède par elle-même un dynamisme qui peut dépasser la zone claire de la conscience. C'est pourquoi Marc, en grand visuel qu'il est, n'a pas besoin d'avoir une conscience explicite de tout ce qu'il rapporte, il suffit qu'il sente, et fasse sentir à ses lecteurs dociles, que les images de la vie terrestre du Christ valent non seulement pour Capharnaüm, mais pour l'univers.

Qui dira la profondeur et la puissance de Marc ! La naïveté et la vivacité de son récit font penser à quelque chapiteau roman, où le réalisme et la verve d'aucune façon ne s'opposent aux valeurs religieuses universelles. Dans le Christ qui relève la malade et la sauve, qui oserait dire que Marc ne pré-voit pas le Sauveur tout-puissant qui ressuscite et sauve tous les croyants ?

Récit de Luc.

Ce que nous venons de dire caractérise si bien Marc qu'il serait impossible de l'appliquer tel quel à Luc ou à Matthieu. Sans doute toutes les généralités concernant les Puissances miraculeuses du Christ, que nous avons développées plus haut, valent-elles aussi pour Luc. Cependant sa manière de présenter les choses est différente. Ainsi on constate tout de suite qu'il a transformé le passage le plus important du récit : l'*êgeiren* de Marc, ce verbe principal si suggestif, a été remplacé chez Luc par un participe plus discret (*anastasa*). Ce qui intéresse le narrateur et ce qu'il développe c'est l'attitude même de Jésus qui se penche et commande, ce qui l'intéresse c'est la bonté de Jésus et sa puissance immédiatement efficace. Il semble, en effet, que Luc, possédant un certain souci d'historien comme en témoigne son prologue (Lc 1, 1-4), ait voulu éviter les transpositions allégoriques ou symboliques, et dans le dynamisme propre aux récits de miracle il s'attache non pas tant au prolongement de l'événement lui-même qu'à l'attitude du Christ et à ses sentiments. Dans le moindre de ses miracles Jésus a révélé une bonté et une puissance qui se retrouvent amplifiées et actualisées dans le Christ glorieux. Ainsi sans avoir à transposer l'événement passé, Luc amène son lecteur à penser au Christ actuellement Sauveur. Le moyen terme est constitué par les deux qualités de bonté et de puissance qui sont toutes les deux nécessaires pour assurer le salut des hommes ; en effet, sans bonté le Christ ne chercherait pas à nous sauver, et sans puissance il ne pourrait pas nous sauver. L'union de ces deux qualités dans le Christ d'hier et d'aujourd'hui, voilà ce qui intéresse Luc. C'est ce double aspect qu'il semble avoir souligné dans le discours de Pierre à Corneille : « Jésus de Nazareth... comment Dieu l'a oint de l'Esprit Saint

et de puissance, lui qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tombés au pouvoir du diable, car Dieu était avec lui » (Ac 10, 37-38). Et c'est bien ce double aspect qu'on retrouve ici derrière les notations propres à Luc : en se penchant sur la malade le Christ exprime sa bonté, et en commandant à la fièvre de telle sorte que son ordre est immédiatement exécuté, il révèle sa puissance.

Une autre particularité du texte de Luc doit être signalée. D'une part il laisse dans l'ombre les figures secondaires des disciples, ce qui met en relief les principaux personnages ; d'autre part cependant il garde deux pluriels : « *ils* l'implorèrent » et « elle *les* servait ». S'agit-il d'une distraction, distraction qui nous laisserait entrevoir que Luc utilise une tradition où primitivement il était question des disciples ? Cette conclusion est sans doute exacte, mais on peut penser en même temps que l'évangéliste a volontairement gardé ces pluriels : c'est la communauté chrétienne d'hier et d'aujourd'hui qui doit prier pour le salut des malades et des pécheurs (cfr v.g. Jac 5, 14-15 ; Ac 8, 15). Quelle méprise ce serait de négliger cette perspective tout à fait lucanienne et de traduire ce pluriel communautaire par un « on » anonyme !

Nous pouvons laisser de côté les autres petits changements propres à Luc : ils sont sans doute commandés par un souci de style qui se veut à la fois correct (« ils l'implorèrent ») et sémitique (Jésus « s'étant levé »). Quant à la « forte fièvre » mentionnée par Luc, elle correspond aux données de Marc, car il est bien évident que la belle-mère de Pierre ne se serait pas couchée pour une fièvre légère !

Le récit de Luc nous fait penser à une sculpture gothique : son harmonie ne se situe pas au plan de l'anecdote ou d'une émouvante description, elle jaillit de l'intérieur en révélant l'attitude éternelle d'un homme-Dieu.

Le récit de Matthieu.

Plus encore que les deux autres synoptiques Matthieu a le sens du symbole et des transpositions, de sorte qu'à travers un souvenir rapporté c'est souvent la mort et la résurrection du Christ (cfr Mt 8, 29 ; 14, 26-27) ou la situation présente de la communauté (cfr Mt 9, 8 ; 14, 33) qu'il entend aussi décrire. Cette manière de faire apparaît assez nettement ici. Une simplification hiératique a écarté tous les disciples : restent seuls face à face le Christ et la femme malade. Sans aucun intermédiaire c'est le Christ qui voit et qui agit spontanément. Quand on sait à quel point, hormis les cas d'exorcisme, il fallait supplier le Christ pour lui arracher un miracle, on peut légitimement penser que Marc et Luc présentent une version des faits plus conforme à la réalité. Alors Matthieu aurait-il déformé la vérité

historique ? Oui certes si son but unique avait été de nous fournir une biographie scientifique de Jésus ; mais justement cette transposition nous avertit que Matthieu, tout en étant fidèle aux souvenirs et traditions concernant Jésus, veut nous mettre en présence du Christ Sauveur qui n'a besoin de personne pour voir nos souffrances et nos misères, pour avoir pitié de nous et prendre l'initiative de nous sauver.

Un autre indice de cette transposition nous est fourni par le contexte immédiat. Après avoir, comme Marc et Luc, décrit les guérisons multiples opérées ce soir-là par Jésus, Matthieu ajoute : « Ainsi devait s'accomplir l'oracle du Prophète Isaïe : Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies » (Mt 8, 17 citant Is 53, 4). Cette citation ainsi présentée à cette place est révélatrice de la pensée de Matthieu sur les guérisons miraculeuses qui précèdent. En effet, selon le texte hébreu (« c'étaient nos souffrances qu'il supportait et nos douleurs dont il était accablé ») et la LXX (« il porte nos péchés et il souffre pour nous ») le serviteur de Yahweh prend sur lui les souffrances que nos péchés nous avaient méritées. Si Matthieu applique ce passage non à la passion du Christ, mais aux guérisons miraculeuses, cela signifie que pour lui ces guérisons expriment et symbolisent le salut acquis par la passion du Christ ; à travers ces guérisons il voit le Christ souffrant et mourant pour nous afin de nous guérir du péché et de la mort.

Ces indices de transposition nous incitent à donner au verbe *êgerthê* son sens le plus fort. Comme la fillette se dressa ressuscitée (Mt 9, 25) et surtout comme Jésus est ressuscité (Mt 28, 6. 7), ainsi cette malade est ressuscitée par le Christ. Dans cette perspective, encore plus nettement que chez Marc et chez Luc, l'attitude de cette personne guérie qui « servait » le Christ prend un sens religieux. Faut-il penser également que Matthieu a donné un sens spirituel à la notation topographique qui se trouve au début de la péricope ? En remplaçant Simon par Pierre il semble, en effet, souligner la valeur ecclésiale de cette maison de Pierre. De même est-ce par hasard, à cause d'un contexte différent de celui de Marc et de Luc, que le Christ ne sort pas de la synagogue, ou bien est-ce intentionnel de la part de Matthieu ? Pour lui, en effet, le Christ et les siens constituent le véritable Israël, ils n'ont pas à sortir de la synagogue ; ce sont les Juifs infidèles qui sortent de la communauté de salut. Serait-ce pour cette raison que Matthieu aurait choisi un autre contexte que celui de Marc et de Luc ? Malgré l'intérêt que pourraient présenter des réponses certaines à ces questions, il faut bien reconnaître que les méthodes actuelles d'investigation et d'analyse sont encore insuffisantes et inadéquates. De même ce n'est pas avec certitude qu'on peut déterminer les raisons théologiques qui ont présidé au groupement actuel des péricopes. Les hypothèses qu'on pourrait avancer montreraient

du moins que les intuitions théologiques de Marc et de Luc ne seraient pas très éloignées de celles de Matthieu.

On voit qu'à travers des groupements divers et des procédés différents les perspectives des trois synoptiques sont sensiblement les mêmes. Il ne faut donc pas durcir l'évolution et la formation de nos péricopes au point de les attribuer à des milieux nettement différents. Si le récit de Matthieu fait davantage penser à une catéchèse baptismale, il ne s'oppose pas pour autant à la forme présentée par les deux autres synoptiques ; il exprime seulement en plus clair une idée théologique déjà à l'œuvre chez Marc et chez Luc. De sorte qu'au dynamisme inépuisable de Marc ou à la contemplation lucanienne de l'attitude intérieure et éternelle de Jésus, il ne faut pas opposer la clarté et la beauté hiératique des transpositions symboliques de Matthieu.

Il reste que le tableau présenté par cet évangéliste vaut par lui-même : il fait penser à quelque dessin moderne, où la pureté et la simplification du tracé évoquent et suggèrent le mystère de tout homme malheureux, touché par le regard du Christ et ressuscité par sa grâce.

Conclusion sur le genre littéraire des évangiles.

En guise de conclusion nous voudrions profiter de cette étude synoptique pour préciser le genre littéraire de cette péricope et de tout l'évangile. En effet, c'est en partant d'un exemple concret qu'on peut le mieux comprendre ce que les auteurs évangéliques ont voulu faire. Voulaient-ils écrire une biographie du Christ, voulaient-ils transmettre à leurs lecteurs une foi intemporelle ? Pour répondre à ces questions le meilleur moyen est d'interroger les contemporains des évangiles. Quelles que soient la date de composition des Actes et la manière de rédiger propre à Luc, nous pouvons d'après ce livre reconstituer la naissance et le développement de la prédication évangélique. Or celle-ci est considérée avant tout comme un témoignage concernant la résurrection du Christ : c'est le point central des discours (Ac *2, 32* ; *3, 15* ; *5, 30-32* ; *10, 39-41* ; *13, 30-33* ; *17, 31* ; 25, 19). Le vocable même d'évangile désigne non pas une biographie du Christ, mais l'annonce de sa résurrection et de sa glorification : quand Luc nous présente en 5, 42 les apôtres « evangelizantes Christum Jesum », il suffit de se reporter à tous les discours environnants (cfr Ac 5, 30-32 ; 4, 9-12) pour se rendre compte qu'ils ne cessaient d'annoncer la résurrection et la glorification de Jésus crucifié. De même en Ac 13, 32 l'évangélisation proclamée par Paul consiste dans l'annonce de la résurrection du Christ.

L'épisode concernant l'élection de Matthias est aussi très révélateur : il n'est pas demandé au nouvel apôtre de témoigner de la vie terrestre du Christ, mais seulement de sa résurrection (Ac 1, 21-22).

Cependant pour être à même de témoigner du Christ ressuscité, il ne suffit pas d'avoir assisté aux apparitions de Jésus, il faut encore avoir vécu avec lui durant sa vie terrestre (Ac 1, 21). En effet, pour connaître et faire connaître qui est ce Christ glorieux, il faut se reporter à ses actions et à ses paroles antérieures. Enfin pour comprendre comment l'évangile s'est organisé tel qu'il est maintenant, il n'est peut-être pas de texte plus suggestif que le discours de Pierre à Corneille (Ac 10, 34-43). On y trouve déjà en même temps le déroulement des principaux faits historiques et une présentation théologique. Les miracles, par exemple, sont présentés comme des gestes de bonté et de puissance qui manifestent la présence et l'action de Dieu contre le diable : au-delà de ces gestes particuliers c'est toute la rédemption qui est entrevue. De plus il faut noter l'opposition et le parallélisme qui existe entre les versets 37-38 et 39-42 : à propos du baptême, de l'onction et des miracles c'est au témoignage des assistants que Pierre fait appel ; à propos de la mort et de la résurrection du Christ c'est le témoignage des apôtres qui est mis en avant. Encore une fois on constate ici que la prédication évangélique consiste essentiellement à témoigner de la mort et de la résurrection, et par le fait même à donner son sens aux événements antérieurs de la vie du Christ. En effet, dans ce discours le baptême et l'onction en parallèle avec la mort et la résurrection semblent recevoir une nouvelle lumière ; mais réciproquement ces événements aident à comprendre la mort du Christ comme un baptême, et sa résurrection comme une intronisation messianique. Il ne s'agit donc pas dans la prédication évangélique de se tourner vers le passé en tant que tel, ni de composer une biographie, mais d'éclairer par son passé le Christ actuellement vivant. Réciproquement d'ailleurs le passé se trouve éclairé par la gloire du Christ ressuscité. Et cette double influence réciproque explique le mélange d'exactitude et de liberté présent dans les récits évangéliques. Ce principe d'explication permet non seulement de comprendre et de limiter la part nécessairement active de la communauté apostolique, mais encore d'apprécier en intensité le souci historique des évangélistes. Par exemple les récits d'apparitions, quelles que soient leur présentation catéchétique et l'utilisation des méthodes propres aux historiens anciens, constituent des traditions apostoliques où la volonté de rapporter des événements avec un souci historique se manifeste davantage que dans le reste des évangiles. Quant aux récits concernant la vie prépascale de Jésus ils sont ordinairement rapportés à la lumière de la résurrection. Comment pourrait-il en être autrement ! Si le Christ n'était pas ressuscité, alors dans ce cas les apôtres auraient pensé à rédiger soigneusement une biographie de leur Maître ; et leur attribuer cette intention c'est implicitement ruiner la foi en la résurrection du Christ ! Si au contraire

ils savent que Jésus est vivant, c'est le Christ sauveur et glorieux qu'ils entendent annoncer. Les évangiles ne sont donc pas purement et simplement la relation de la vie et de la doctrine de Jésus, mais bien plutôt celle de sa mort et de sa glorification ; en effet, ce qu'ils rapportent avant tout c'est le salut offert par le Christ mort et ressuscité, et utilisant les souvenirs du passé ils nous mettent en présence du Christ glorieusement vivant.

L'étude du moindre passage des synoptiques engage toute une conception des évangiles, et une profonde compréhension de leur genre littéraire commande toute leur interprétation. Est-il permis d'espérer qu'après beaucoup de monographies nous aurons un jour un commentaire synoptique complet qui tienne compte des véritables intentions des auteurs évangéliques en général et de chacun en particulier !

Lyon (Rhône) Paul LAMARCHE, S.J.
4, Montée de Fourvière